

Lectures pour tous (Paris)

I Lectures pour tous (Paris). 11/1927.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.



La terre n'est pas ronde, puisqu'elle a une fin : les îles océaniques des mers du Sud. Ici, la sensation nette d'un aboutissement. Ici, tué le désir d'autre chose. Indifférence pour les civilisations à retrouver vers l'est ou vers l'ouest. Ce sont les îles qui donnèrent son nom à l'Océan : le Pacifique. A l'homme aussi elles apportent l'apaisement.

Sans moi est reparti le bateau qui m'a laissée sur cette île baignée de corail, cette île-femme, Tahiti, ceinte par ses récifs blancs comme la Tahitienne par ses guirlandes.

Le prochain bateau de France franchira la passe dans deux mois et demi seulement. Je n'y songe pas. J'écris ce soir de ma case de bois sur pilotis. Elle est, à *Taunooa*, le plus petit des bungalows que trois touffes de bambous gigantesques isolent du chemin, et tient tout entière sous les bras convulsés et rougis d'un flamboyant. L'eau du lagon parle à mes pieds, les fleurs de *bourao* qui tombent, y tournent un peu sous l'invisible doigt d'un génie tendre, et devant moi, comme chaque soir et plus merveilleuse encore, l'île aimée et désirée, l'émouvante Moorea.

Avez-vous songé au pays où les couleurs seraient celles des cartes postales? Roses tellement roses, verts absolument verts, dégradés à donner pâmoison. Un fantaisiste jetant sur la palette des nuages des touches de couleurs logiquement baroques, inadmissibles, contradictoires, et gagnant la gageure de mieux réussir encore chaque jour.

Soirs de ciels de confettis : plaques violettes, rouges, jades, outremer, aux contours nets ou fondus. Soirs enroulés d'écharpe où les longs serpentins bariolés semblent onduler lentement, rubans arrêtés d'un invisible ventilateur. Soirs de feux d'artifice : fusées, soleils, rayons, cascades. Soirs tendres, soirs violents, soirs cubistes, soirs réalistes et surréalistes, soirs....

L'île, abandonnée aux caresses de la mer, creuse pour mieux la recevoir ses baies de sable noir plantées de cocotiers, arrondies comme la douceur. Une pirogue allongée glisse en ombre chinoise devant le soleil, et lorsqu'il a disparu, l'eau quelques minutes encore miroite en bleu clair, comme si elle avait fait provision de lumière.

S'il est un Paradis des enfants sages où les maisons de nougat ne peuvent être mangées, voici le pays des photographes où les photographes ne réussissent pas. Le pays des artistes où ils vivraient dans la joie et le

désespoir. Le pays des amoureux, si l'atmosphère n'engourdissait ici tout sentiment, comme un enfant d'une chanson.

L'autre jour (il y a combien de temps?), le cargo qui m'amena est passé près d'un îlot bas posé sur l'eau comme un pétale : *Motu-Huta*, l'île où sont arrêtés les bateaux porteurs de mauvais germes. On dit qu'entre ses trois cocotiers, l'appât de l'île merveilleuse que, chaque jour, les malades mangent des yeux, les fait guérir trop vite. Le gardien n'a plus de travail. Je l'ai vu : il pêche à la ligne des poissons bleus.

PAPEETE



PAPE-ETE veut dire « panier d'eau ». Pure parmi les pures, la rivière de la Reine coule en ville sous les arbres penchés. Décadence : là où se reflétaient des jardins, les bureaux de trop diverses administrations mirent leur image terne. Mais à ses reflets glissants les femmes vont tordre leurs belles chevelures sœurs de ses ondes, et des colosses indolents, sous un abri construit par le dernier Pomaré, se baignent encore lorsque le soir donne aux visages sa lueur de cuivre.

De longues autos américaines, géantes douces, sortent alors, et lentement promènent les Tahitiens chanteurs avec leurs guitares. On les entend rire clair comme des jeunes filles. Sur un timbre de joie, ils vous disent bonsoir lorsqu'on les croise, et leurs couronnes de fleurs enroulent des parfums. Le plaisir pour eux est chants, danses, alcools, guirlandes, et leur vie n'est que plaisir.

De même que la ceinture de récifs, posée tout autour de l'île, brise les tempêtes venues du large, de même ne peuvent atteindre ici les chagrins ou les misères.

Le froid? Nous sommes en hiver et la nuit, dehors, le *pareo*, cotonnade légère qui ceint les reins, n'a qu'une utilité de pudeur.

La soif? L'eau de partout déborde des montagnes, savoureuse comme une gourmandise.

La faim? le plus maladroit des pêcheurs rentre le soir, balançant de sa démarche souple un arc-en-ciel de poissons multicolores au bout de ses bras tendus. La forêt, ignorante encore des intermédiaires, continue à donner le *mayoré* (fruit de l'arbre à pain), le *féi* (banane sauvage), le *vitahiti* (pomme Cythère) ou les *sapoutilles*. Les bambous feront les murs de la case recouverte de feuilles de cocotier tressées et séchées.

LECTURES POUR TOUS

Parce que l'homme ne pouvait être malheureux, il est bon. L'hospitalité du Polynésien dépasse toute conception occidentale. Petite Europe arriérée où les valeurs individuelles sont taxées au cours du dollar.

La peine même est ignorée. Le Polynésien, comme l'enfant, rit pour le rire en lui-même, sans raison, chante comme le merle siffleur son ami, parce qu'il y a deux heures qu'il n'a pas chanté.

D'autres pays existent, dit-on? Qui en a cure? L'air, ici, est trop léger pour le mirage. Le vent du large ne jette jamais ses appels au départ. Sans analyse, par la plus grande force du monde : l'instinct, le Tahitien est attaché à son sol, fleur intransplantable qui meurt partout ailleurs. Et la nature, sa sœur, lui a donné sa sagesse ignorée.

Un soir, dans l'une de ces trois cases où j'allais pour manger du poisson cru et des *fei*, je vis en me penchant une forme immobile.

« Qu'est-ce que c'est? demandai-je à l'homme en *pareo* qui revenait de son bain.

— Ah! Elle est morte!... Tu viens là-bas?»

Devant la case voisine s'accordaient les guitares, et les jeunes filles aux cheveux dénoués portaient des couronnes de fleurs aux jeunes hommes demi-nus.

« *Aita-Peapea* », pas d'histoires. Le Mek-toub tahitien.

Cependant les Chinois, dans leurs boutiques miniatures, s'enferment à dix avec leur mystère. Ils comprennent tout. Ils détestent tout, sauf le travail de fourmi qui donne l'argent. Cet argent, ils le perdent en jouant à pair ou impair avec des boutons de culotte. Parfois l'un d'eux fume l'opium dans son coin, rêvant toute la nuit on ne sait quelle subtilité. Arrivés dans les îles comme une invasion de crabes, ils y ont apporté leur pas trotinant, leur goût du commerce, leur patience déconcertante, et leur odeur. A l'usage, les pays se reconnaissent à l'odorat. Il ne faut pas être très connaisseur pour flairer en arrivant ici : Ça sent la Chine !

Vendant de tout et de rien, extirpant de son arrière-boutique un stock de l'objet hétéroclite introuvable ailleurs, faisant vingt kilomètres pour risquer de gagner deux francs, rencontré à toute heure dans son invraisemblable carriole sur l'unique chemin de l'île, triste et méfiant, pliant le dos sans jamais rompre, prêt à tous les métiers, le *tinto* (Chinois) s'est glissé partout où il pouvait vendre une boîte de conserve. Dans l'îlot le plus désert du Pacifique, le naufragé romanesque qui songerait à vivre de noix de coco, verrait surgir le Chinois obséquieux, lui offrant un mélange innommable en boîte

soudée où se lirait : *Corned beef. Highest class. Chicago.*

CIVILISÉS. Comment les appeler, ces « humains » du monde entier, venus dans les îles du Pacifique pour s'y nourrir exclusivement de sa paix? Américains, Tchèques, Suédois, Russes, ils ont débarqué un jour, il y a un mois ou vingt ans, sont restés une semaine à Papeete, ont senti le vent, et disparu. Sur les plages désertes de l'île, leur minuscule bungalow abrite leur isolement. Amoureux du pays, très vite ils en ont aimé l'inséparable habitant. Leurs relations sont indigènes. Comme eux ils portent le plus souvent le *pareo* autour des hanches, une fleur sur l'oreille, vivent dans l'eau de la mer, ou des rivières.

Qui sont-ils? Les diverses civilisations leur furent-elles méchantes ou trop douces? Pourquoi un jour, moines païens, ont-ils tout quitté sans regret? Ils ne le savent plus. Les vagues légères du lagon emportent dans leur caresse tous les souvenirs, gais ou tristes, comme des coquillages roses et morts.

Seuls, les étrangers de passage s'étonnent de leur histoire contée par les Papeetiens, et où les héros ne se reconnaîtraient pas.

A Papeete, où le cinéma projette deux fois par semaine des films américains, sont massés fonctionnaires et commerçants. Commerce de la perle, de la nacre, de l'écaille, du coprah, de la vanille. Bazars de tous objets ménagers. Étoffes et légumes en boîtes. Garagistes, mécaniciens, intermédiaires, représentants, et ceux de partout qui passent leur vie à chercher des affaires.

Les fonctionnaires, plus heureux cependant de leur sort qu'en d'autres colonies, ont trop apporté avec eux l'éternel regret de la petite ville française dont ils essaient, leur vie durant, de reconstituer le cadre. Leur unique désir : préparer leur retraite en France.

Qu'importent alors le sens de la musique des indigènes, leurs légendes exquises, leur décor merveilleux? Être depuis un mois à Tahiti et sentir le pays mieux que certains, ici depuis dix ans, qui ne firent jamais le tour de l'île !

Le soir de mon arrivée, invitée au mariage du fils du gouverneur des établissements français de l'Océanie, je goûtai la fête très réussie, la joie des belles jeunes filles, la sympathie des chefs indigènes. Dans la nuit tiède et parfumée de vanille, la lune donnait un éclat de plein jour et l'écume des récifs au loin faisait une autre parure de fleurs blanches.

« Quel pays étonnant ! murmurai-je à

une Française de Dijon. Quelle contrée magnifique, quel décor de légende...

— Magnifique? Magnifique? Savez-vous, madame, ce que j'ai ce matin payé la livre de mouton ? »

Étonnés de ne pas retrouver, exact comme une photographie, « le mariage de Loti », ils s'exclament : « Ah ! ces auteurs ! Où donc avait-il vu le cadre de Rarahu ! »

Mais les vieux Tahitiens disent encore leur émerveillement de la vérité rigoureuse du célèbre roman. Je n'avais pas eu besoin de leur avis pour le retrouver intact, au bord des ruisseaux ombragés où les filles demi-nues couronnées de fleurs tordent leurs chevelures parfumées au *monoï* (huile de coco).

LA OU PASSA STEVENSON...



J'ai fui Papeete, lui laissant mes bagages. Réfugiée dans le district le plus éloigné de l'île : *Tautira*. Pas un Européen dans la région. Je loge dans une barrière de bambous qui ne me protégerait pas des regards indiscrets s'il y en avait. Sur le sol, des cailloux ronds polis par la mer. Au-dessus de ma tête, un petit toit de feuilles de cocotier. Un hamac, un fauteuil de paille, ma valise. Ma cuisine en plein vent est faite par une vieille Marquisienne. Son travail est peu compliqué : racler et découper le poisson que je mangerai cru, peler un ananas, faire cuire sous la terre le *mayoré* ou le *feï*.

« J'ai soif, Tahia ! »

Elle part dans la forêt vers les cases, revient, me tend un coco décapité que je bois avec délices.

« J'ai faim, Tahia ! »

De sa voix chantante, elle hèle la troupe des jeunes garçons jouant dans la rivière.

Peu après, de leur démarche étonnante de dieux adolescents, ils surgissent sur la rive. Leurs corps nus, tous beaux, sont ceints du *pareo* rouge et blanc. Chacun de leurs gestes est une harmonie en bronze, leur groupe un tableau de Gauguin.

Ils déposent à mes pieds des chevrettes, ces bizarres crustacés de rivière aux deux pattes démesurées. Nous les décortiquons, arrosons leur chair vivante encore de citron pressé, et elle craque sous la dent.

J'ai renoncé à mes vêtements européens, dont je n'avais déjà gardé que le minimum. Comme les filles du pays, je me suis enroulée dans un *pareo* passant sous les bras, et tombant jusqu'aux genoux. Ainsi vêtues, elles m'accompagnent au bain dans la rivière jetée à la mer devant ma case. Rires, cris et

jeux. Nous grimpons sur un cocotier courbé vers l'eau et plongeons, joie renouvelée jusqu'à l'heure où le vent léger du soir nous sèche de son haleine vanillée.

Nous nous dirigeons alors vers le chant des *ukaleles*, et nos pas font dans le sable noir une empreinte diamantée.

Le matin, le soleil surgit de la mer, dieu triomphant, et allonge sur moi sa caresse chaude. Je bondis alors dans mon bain transparent où plongent les hibiscus. Le lait d'un coco, bu à même le fruit, apaise ma faim et ma soif. Prête pour suivre le long de la grève le pas allongé des pêcheurs. Sur mes yeux des lunettes caoutchoutées, armée d'un harpon, j'essaie, moi aussi, d'être dangereuse lorsque je plonge. Hélas ! je ne suis capable d'attraper que des *taramea* tapissant le fond de l'eau. Si je posais le pied nu sur eux, leurs piquants empoisonnés m'estropieraient sans doute pour la vie. Lorsque je les jette répugnants et hostiles sur le sable où halètent leurs ventouses, je savoure une vengeance préventive.

Le soleil cogne sur mes cheveux trempés, les sèche de son haleine qui craquelle le bois des pirogues et transforme les touffes de pandanus en bouquets de glaives étincelants.

À l'heure où s'allongent les ombres des cocotiers, je rejoins dans la rivière lente les jeunes filles aux cheveux dénoués prenant leur bain du soir. Mes pieds nus durcis et assouplis ne sont chaussés que pour aller dans la mer afin d'éviter la piqûre mortelle des *nohu*, et mes jambes sont égratignées très haut parce que tout à l'heure, venant des cases, j'ai traversé les ananas.

CETTE race charmante des Polynésiens a de l'honnêteté une conception bizarre. Tout le monde ici vante leur droiture : un vol n'a pas la même importance qu'ailleurs. Prendre un objet attirant chez un *popaa* (Européen) ne peut certainement lui faire de tort. Quant à l'argent, dont la valeur est ignorée, il coule ici semblable aux rivières, cascade de mains en mains habituées à le manier comme le crédit son frère.

Tout à l'heure, j'ai constaté la disparition de la presque totalité de l'argent contenu dans mon sac. Délicat, le voleur m'a laissé environ de quoi rejoindre Papeete !

Aussi navrée que l'on puisse l'être en ces pays d'indifférence joyeuse, je songe. Si me manquait une pièce de mon nécessaire, encore pourrais-je bien haut gémir sur mon infortune et l'objet reprendrait sa place désertée. Mais de l'argent ! Le coupable est sans doute un bel adolescent demi-nu, glissé dans ma

LECTURES POUR TOUS

case durant mon sommeil. Pendant quelques jours, tous les jeunes gens du district se seront livrés à des orgies somptueuses faites d'alcools et d'ukaleles, pendant que les belles filles attirées par la musique et les rires seront allongées dans l'ombre autour d'eux, animales et divines.

Quelques minutes, je regrette la petite perle que j'aurais pu rapporter. Déjà la chaleur engourdit ma sieste. Me désoler? Nitchevo ! Je rentrerai tout de même en France, Inch' Allah ! Loin de nos trépidations européennes, je sais aussi songer : *Aïta Peapea !*

O philosophie des races primitives !

LA case où se balance mon hamac, toute neuve, a été plantée là par un Français de Papeete. Il me l'a offerte, brin d'herbe historique, dans un somptueux écrin.

« C'est le plus beau coin du Pacifique... m'a-t-il dit. Lorsque je l'eus découvert, heureux comme un plongeur devant la perle inattendue, j'appris que je venais rêver à l'endroit même élu par Robert-Louis Stevenson pour écrire. Vous y serez bien. »

J'y suis bien. Le cadre, vide encore d'Européens, n'a pas changé. En face de moi, l'île étranglée et contournée pour me permettre de voir à la fois l'Océan et la vallée de Tautira ; les vagues et la rivière ; la forêt touffue de la côte et les découpures aiguës des montagnes.

Un vieux chef indigène à qui j'offre du gin me conte les récits d'autrefois.

« Vois-tu cette montagne qui fait l'angle de la vallée? Autrefois, nos rois étaient des géants, comme tu peux le voir par les statues de pierre laissées par eux dans les vallées. Mais nous avons eu un roi plus grand encore. Parce qu'aucune pierre n'atteignait sa taille, il fit cette montagne, son égale. »

Là où il fut écrit : « Dans les mers du Sud », j'essaie de recueillir les restes de ce qui fut. Là où Stevenson avait arrêté son inquiétude, ma pauvre vie de cheval de manège a fait halte aussi.

TII-TAYNA



LORSQU'A ce repas indigène le chef du district de Taotira me fit un discours de bienvenue, il le composa ainsi :

« Si nous voulons t'adopter suivant la vieille coutume, en te donnant un nom tahitien, pourquoi changer le tien? *Tii-Tayna !* Tu portes le nom de deux plantes précieuses et douces que je vais te dire.

« *Tii* est le nom de cet arbuste élégant

et sobre dont les racines sont les plus profondes qui soient. Sa fleur en grappe est inodore et ses feuilles longues ont le pouvoir d'exorciser le diable. Les missionnaires eux-mêmes, adaptés à la coutume, se servirent d'elles pour abattre nos idoles. Mais, lorsque, dans les temps anciens, proscrits ou vaincus s'enfuyaient sur leurs pirogues au gré d'un destin hasardeux, ils emportaient avec eux la racine cuite du *Tii* qui se conservait indéfiniment et leur fournissait une nourriture précieuse. *Tii* aux racines profondes, *Tii* inaperçue et peu recherchée dans la joie, *Tii*, l'amie sûre de ceux qui, désespérés par les hommes, mettaient en elle leur dernière ressource.

« *Tayna*, au contraire, est le nom de cette fleur blanche extrêmement parfumée que les jeunes hommes posent sur leurs cheveux ou glissent dans leurs colliers de feuillages. Elle est, avec le *Tiaré*, la fleur la plus précieuse des îles. Son rôle n'est que décoration, arôme, joie. Compagne adorable du plaisir, elle se fane aussi vite que lui. Mais sa vie éphémère n'a été que joie ! Que le destin qui unit en ton nom étranger la racine profonde de la fidélité et la corolle fragile d'un parfum, te ramène parmi nous, lorsqu'en ton pays tu souffriras d'avoir quitté nos plages d'Océanie. »

PERLES



TOUT le monde ici parle perle, s'y connaît un peu. Le revendeur chinois vous en offre un « lot », le commis de magasin la porte en épingle ou en bague. Les jeunes femmes, comme ailleurs, rêvent d'arrondir leur collier. Ce monsieur grave qui dîne en face de vous n'est pas ridicule, un gardénia sur l'oreille, une lourde perle noire au petit doigt.

Perle. Nacre. Écaille. Un livre pour leur histoire. Les « légendes de perles » poussent ici à foison. Les recueillir, vous les envoyer en gerbes, tragiques ou paradoxales, pour, madame, emplir un de vos soirs vides d'hiver froid, d'une rêverie plus légère que la fumée de votre cigarette blonde.

Loin dans les mers du Sud, à des jours de goélette de Tahiti, l'archipel des *Tuamotou*. Plus de quatre-vingts anneaux brisés, jetés sur les vagues qu'ils dépassent à peine. Rubans étroits et désolés en partie recouverts par la mer. Pas de terre : on l'y vend trente francs la brouette. Pas d'eau, hors celle, recueillie, de pluie. Pas de végétation, excepté le cocotier qui pousse partout, dans la mer même, ou le corail.

Lors de la saison de plonge, le ruban de terre se couvre de population comme un radcau à demi submergé. Venus à prix d'or et de dangers, les intéressés ont franchi la passe sur des bateaux de toutes tailles. Sous les cases, ils vivent de conserves. Réfugiés sur la ceinture de récifs, ils attendent d'en violer le centre. Car ces atolls sont la garde mystérieuse de l'eau encerclée où vivent ces énormes moules, plats de nacre entre lesquels parfois se trouve la perle.

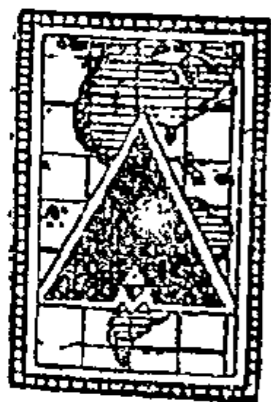
La perle, trop rare, n'est pas cherchée pour elle-même. Elle échoit seulement, fortune de hasard, aux pêcheurs de nacres. Perle et perles. Celles sans valeur incrustées encore dans la coquille achetée pour quelques francs à Tahiti. Celle, merveilleuse, trouvée dans le corps de la bête et dont le poids sera la fantaisie d'un nabab amoureux.

Au jour dit, les pirogues gagnent le centre parfois très éloigné du lagon. Sur chacune, deux ou trois plongeurs. Ils plongeaient autrefois nus jusqu'à dix-huit brasses. Les plus forts du monde. Aujourd'hui ils s'aident d'un plomb en forme de pain de sucre. Toujours ils s'élancent les pieds en avant, se retournent une fois dans l'eau.

Violacés, suffoqués ou même saignants, ils remontent chargés des nacres intactes.

Parfois, l'un d'eux ne revient pas. Obs-tiné à vouloir arracher une quatrième moule, il s'est attardé. Pris d'hémorragie, il est resté au fond de l'eau, écrasé par sa masse. La pirogue hisse un *pareo* au bout d'un bâton et revient vers la rive où la population entonne les plus magnifiques chants funèbres du globe.

Vos perles, madame, ont gardé le reflet des eaux tièdes où mourut près d'elles un jeune garçon qui le soir dansait au son des guitares pour faire rire les filles.



VARIÉTÉS

FAUREZ-VOUS le courage de m'accompagner dans la visite que j'ai obtenu de faire à la léproserie? Non, n'est-ce pas? Vous avez raison. Nous autres, reporters, sommes faits aussi pour plonger à travers dangers ou dégoûts afin de vous rapporter l'anecdote qui vous distraira.

Restez à la barrière blanche en retrait du chemin. Elle enferme un jardin de rêve d'où les habitants ne sortiront jamais : les lépreux.

Un jour, une légère tache indolore. Le coupable d'on ne sait quel crime ancestral ou ignoré sera jusqu'à sa mort l'hôte d'une

petite case maudite enfouie sous la verdure.

Un mal mystérieux qui vous ronge vivant. Assister conscient à la dégradation du tombeau. Perdre ses doigts, son nez, ses lèvres. Hérité? Peut-être pas, puisque des enfants nés dans la léproserie de parents lépreux ne le sont pas. Pourtant, des familles entières frappées de la tare comme d'une malédiction!

L'indigène évite certains terrains sur lesquels sont contaminés tous ceux qui y passent. Les faits lui donnent raison. La science n'a pas encore atteint l'explication.

« Tu vas à Orofara? me disent-ils, ne touche à rien et jette ensuite tes souliers. »

Pauvres lépreux, émerveillés de voir une femme étrangère venue les visiter, et de laquelle, humbles, ils restent à distance. A peine ai-je le courage de photographier vos faces informes, et je ne les publierai jamais.

De la limite de votre enceinte maudite, vous pouvez voir la mer, et en bordure le chemin sur lequel passent le soir les autos joyeuses.

Vous n'êtes plus des vivants. Songez que votre enclos fleuri est seulement un cimetière de morts qui le savent.

Fossoyeurs consciencieux, le docteur, le pasteur, le prêtre viennent vous visiter. Et des diaconesses, femmes vivantes, partagent votre tombeau, toute leur vie, pour vous soigner.

DANSER chaque fois qu'on le peut. A propos de tout et de rien. Il fait gai, la mer clapote dans la baie, une brise légère bruisse dans les feuilles de pandanus. L'hôte chez qui nous sommes réunis ce soir fut généreux de punch froid. De vieux chœurs tahitiens ont déjà été chantés, accompagnés de guitares et d'ukaleles. Plus sûrement encore que l'alcool, la musique grise. Un jeune garçon se détache du groupe et danse en se déhanchant le rythme marqué. Danse localisée entre la taille et les genoux. Épaules immobiles, pieds marquant la mesure.

En ce moment dans le district se préparent les danses qui n'ont lieu qu'une fois par an au 14 juillet, et ne durent officiellement que quatre jours. En réalité, pendant trois semaines l'île sera en liesse et ses habitants danseront et boiront jusqu'au maximum de leur crédit.

Pour ces « Otehas », hommes d'un côté, femmes de l'autre, se placent les uns derrière les autres; ornés de guirlandes de fleurs et vêtus de rafia, ils se démènent jusqu'à la frénésie pendant que les musiciens accroupis tapent éperdument sur leurs tambours en

peau de requin et des bois creux et résonants.

Les tournées de punch au rhum brut ajoutent à la gaieté générale, et les rires et les chants feront de l'île un vaste cri de joie jusqu'à l'heure où le soleil indulgent iaillira de la mer calme.

PÊCHES : plaisir, sport, nécessité, travail, habitude. Peut-on vivre d'une vie tahitienne sans accompagner les hommes partant le soir sur leurs pirogues silencieuses ?

Vêtue d'un maillot de bain, j'ai pris place avec trois indigènes dans la longue pirogue creusée dans un tronc de *tamanu*.

Dans la nuit, nous glissons vers la ceinture de récifs. La rive de cocotiers, derrière nous, se couvre d'ombre. A l'avant, s'entend le clapotis des brisants : le corail sur lequel nous allons.

L'homme a sauté de la pirogue sur le récif du côté opposé au lagon. Dans sa main gauche il tient un flambeau de feuilles sèches, dans sa main droite un harpon effilé. Penché sur l'eau dans laquelle il est plongé, il attend les poissons attirés par la lumière. Brusque, son bras se détend, frappe à coup sûr. Dans l'ombre nous sommes immobiles, et, d'avoir, eux aussi, fixé la lumière, nos yeux posent dans la nuit des taches rouges.

Au fond de la pirogue se débat la prise maintenue : un bizarre poisson cornu dont la queue porte deux dents mauves et empoisonnées. Poissons du Pacifique ! si un naturaliste sait vos noms, qui dira vos formes inattendues, vos couleurs ahurissantes ? Tous méchants, tous venimeux, votre chair même est parfois empoisonnée, hôtes de ce corail mystérieux dont les blessures ne savent pas guérir.

La pêche de jour, moins fréquente, est moins impressionnante de ne pas être colorée en Rembrandt. Adresse folle des indigènes. Des récifs, ils plongent armés, et sous le roc harponnent langoustes, crabes, et les *moava*, ces gros escargots qui s'enferment derrière des opercules.

Pêche au parc vers lequel tout le district plongé dans l'eau en demi-cercle chasse le poisson affolé du bruit, pêche au filet de *miao* (feuilles de cocotier tressées), pêche à la ligne, pêche à la main, pêche à la plonge...

Mais le plus beau souvenir de pêche que j'aie noté est celui-ci. Devant moi *Morea* reflète dans l'eau ses découpures violettes et jade. Entre elle et moi, une grosse dame mormone, canotier sur la tête, habillée d'une

robe qui descend jusqu'à ses pieds, une fleur d'hibiscus sur l'oreille, une cigarette de pandanus aux lèvres, s'est avancée loin dans la mer dont l'eau monte à ses cuisses. En face du soleil couchant, elle pêche à la ligne

LES LÉGENDES



PURIRE de l'étranger à la première histoire de *Tupapau*. Autrement dit, les âmes, les revenants.

Je connais pourtant un Anglais fort sérieux qui ne peut jamais dormir dans sa maison où les gémissements rendent le sommeil impossible. Il couche en ville et revient le jour dans son bungalow calmé.

Nombre d'indigènes notoires vous affirment avoir été à demi étranglés la nuit par un *tupapau* couché auprès d'eux.

Et chacun sait que les anguilles à oreilles du lac *Vairao* sont des âmes...

Tupapau, sorciers, guérisseurs, légendes... Comme Shéhérazade, je pourrais une vie durant vous conter les récits fantastiques d'ici ou d'ailleurs, nés d'on ne sait quel clair de lune, de quelle farce macabre, de quel alcool trop fort. Aujourd'hui, je recueillerai pour vous cette histoire :

Il était autrefois une jeune fille parfumée. Non qu'elle oignît ses lourds cheveux de *monoi* ni ceignît sa taille de guirlandes de *tiare*. Elle embaumait comme une fleur.

Plus précieuse que la plus lourde des perles, elle attira l'attention du fils du roi.

Et un soir, il l'emmena dans sa case.

Mais au moment où il se penchait vers elle, elle leva les yeux. Et elle vit entre les tiges de bambous formant les murs, des yeux. Elle était entourée d'yeux. Car tous les jeunes hommes de l'île avaient suivi son parfum, et l'attendaient. Alors, elle se leva, se sauva, courut jusqu'à la mer tendre et se noya dans l'eau du lagon.

Telle est l'histoire de la jeune fille parfumée.

La jeune fille parfumée c'est *Tahiti*, joyau de roi, qui mourra d'avoir attiré la convoitise des hommes.

Mais la jeune fille parfumée n'est pas morte. Son passage invisible laisse encore des spirales de parfum le soir dans les sentiers. Il n'est pas besoin de la voir pour la respirer.

Telle, à pareille époque et pour toujours, Tahiti.

